



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

COIFFURES. — On a beau, en ce moment, avoir mille choses sérieuses dans la tête, il faut bien, bon gré, mal gré, avoir néanmoins quelque chose pour placer dessus. Or donc, pour nous aider à ces travaux forcés de la coquetterie, il semble que Cartier¹ soit inspiré par l'approche d'un âge d'or, tant ses créations sont gracieuses et piquantes en ce moment.

La mauvaise humeur, qui vous fait mettre à la hâte un petit bonnet pour compléter votre parure, ou les gaies pensées qui vous font choisir une couronne de fleurs pour embellir votre front, trouvent également chez Cartier les éléments les plus ravissants; et ce sera, certes, une précieuse ressource

pour les cadeaux d'étrennes, auxquels on voudra, plus que jamais, cette année, réunir l'utile et l'agréable.

Disons donc que, dans cette maison, le genre des coiffures Marie Stuart, qui reprend vivement dans la mode, a produit les plus ravissantes guirlandes et cordons de fleurs qu'on puisse employer pour cet usage. — Ces deux touffes de fleurs, réunies par une traverse de feuillage ou tout petits boutons formant pointe sur le front, sont ravissantes en roses, en jacinthes, en œillets, en pavots doubles, en mille genres de fleurs mélangées de feuillage, et préparées de manière à ce qu'une barbe ou une pointe de blonde ou de dentelle produise immédiatement une ravissante coiffure.

Ces coiffures, qui prennent place dans les salons de M^{lle} Desboroff, où tout respire la mode la plus jeune et la plus élégante, sont

¹ Rue Louis-le-Grand, 32.

un témoignage de leur succès, car on sait que M^{lle} Desboroff est un des types les plus heureux de nos élégances modernes.

C'est de chez Cartier aussi que nous avons reconnu les plus jolies attaches de bonnets, et l'on sait combien ces attaches sont importantes aux coiffures d'aujourd'hui, retenant de chaque côté une barbe, une pointe, ou placées sur un petit rond de dentelle. Les unes forment des touffes de fleurs très-serrées, les autres une seule fleur, comme une rose, une chrysanthème, un pavot dont s'échappe une foule de petits brins d'herbe qui retombent; d'autres ne sont que des grappes de fleurs très-déli- cates, qui semblent faites pour tenir lieu des boucles de cheveux, et encadrent délicieusement le visage.

Nous avons vu chez M^{lle} Desboroff ces divers genres de fleurs placées sous une espèce de petite écharpe en tulle illusion entourées d'un seul ourlet, placée comme un petit voile très en arrière de la tête, et dont les deux bouts venaient retomber légèrement sur les fleurs, se nouer sur la poitrine, et descendre presque jusqu'à la ceinture. Ce petit genre de madone est délicieux de non prétention et de coquetterie.

Les petites coiffures, dites *Aurélié*, en feuillage de velours, ont un succès toujours croissant chez Cartier; et cela se comprend: c'est si simple, si joli, si facile à disposer soi-même selon sa physionomie ou les ornements qu'on y ajoute! Toutefois, ce genre vient d'être commandé en feuillage d'or pour une très-jolie princesse absente. Elle doit l'entremêler d'une magnifique barbe de blonde et de petites grappes de diamants, placées de chaque côté parmi les feuillages.

Ceci prouve que Cartier ne peut être oublié dans aucun des pays où se réfugie l'élégance.

— Pour cette même destination sont parties d'admirables fourrures de la maison Serteaux²; — c'étaient des pelisses de velours grenat doublé d'hermine. Des paletots velours émeraude garnis de martre. — Deux magnifiques garnitures de robe en zibeline, avec manchon et palatine pareils.

Il avait aussi été commandé chez Serteaux un petit cazaweck en velours gros

bleu doublé de satin blanc, et garni d'un rouleau de martre; et deux charmants *coin-du-feu*: un en satin gris piqué entouré d'hermine, et l'autre en satin rose entouré de grèbe.

Le petit-gris s'emploie beaucoup cette année, ainsi que la fourrure du négligé. Une femme qui se met bien, si elle sort avant midi, doit être rencontrée avec une pelisse ou une grande palatine et un manchon de petit-gris.

La maison Serteaux a préparé, pour l'approche de la nouvelle année, beaucoup de toilettes en ce genre, et une foule de petits articles de fantaisie, comme manchons, petits fichus, cazawecks, etc., etc.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Toilette de chez soi. — Robe de moire garnie de trois volants de dentelle. — Cazaweck en velours garni de dentelle. — Tour de cou, ruban Pompadour. — Coiffure formée d'une pointe de dentelle noire nouée derrière.

Toilette de visite. — Robe de poul de soie garnie de trois volants découpés à pointes très-profondes. — Ces pointes, bordées d'une double rangée de petits velours. — Corsage montant, avec revers également découpé en pointe. — Chapeau de crêpe ou de satin orné d'une plume.

MODES D'HOMMES. — Il y a peut-être peu de bals, mais il y a en ce moment grand nombre de petites soirées, de réunions intimes, ce qui ne veut pas dire qu'on n'y fasse aucune musique, ni que la polka et la valse soient oubliées. On vous répond partout la phrase stéréotypée aujourd'hui: *Attendons la présidence*. Ce qui n'empêche pas, comme nous venons de le dire, les petites réunions d'être nombreuses, élégantes et d'autant plus animées que la politique y vient toujours glisser son petit mot, ne pouvant jamais, par le temps qui court, et selon l'expression du célèbre saltimbanque, *être étrangère à l'événement*.

D'ailleurs quoi de plus charmant que les soirées intimes, de sans façon, où un morceau du dernier opéra vient succéder à un quadrille du *Val d'Andorre* ou à la redowatska de la *Vivandière*?

² Rue Luxembourg, 35. — ³ Rue Saint-Honoré, 323.

Dans ces petites soirées les grandes toilettes sont proscrites. Ainsi n'y voit-on pas les hommes en souliers et bas à coins brodés, ni en habits à basques doublées de satin blanc, comme la mode en semblait vouloir prendre à la fin de l'hiver dernier.

Quelquefois même, on y voit en même temps gilets et cravates de fantaisie. Gilets de drap brodés couleur sur couleur, ou à palmes brodées, style cachemire. — Les habits à larges revers, manches aisées et basques arrondies.

Nous devons dire, à propos de modes d'homme, que pour les pantalons de visite de demi-toilette, fond gris ou bronze florentin, on a décidément adopté la bande d'autre couleur, mais toujours d'une nuance harmonisée avec le fond du pantalon. Le bleu, par exemple, est du meilleur effet. — Robin¹, toujours le tailleur à la mode, l'homme du goût exquis, du *comme il faut*, a su avoir les étoffes les plus souples, les plus variées, des tons les plus nouveaux et les plus distingués. — Il a surtout pour les habits une coupe d'une si rare élégance, d'un *laisser-aller si gentleman*, que cela seul eût suffi pour lui faire sa réputation, si depuis longues années il ne s'était placé à la tête de la fashion parisienne.

Mais ce qui pour les hommes — comme, du reste, pour les femmes — constitue la véritable élégance, la véritable distinction, ce sont les détails : le pli de la chemise, la coupe de la manchette, la fraîcheur du gant ; c'est enfin la chaussure, car c'a été de tous temps la plus raffinée de toutes les coquetteries que celle des extrémités : celle des gants et de la chaussure.

C'est ce qui fait que le nom des bottiers en vogue n'a pas moins de célébrité que celui des tailleurs et des gantiers adoptés par le monde fashionable.

Ainsi, Clercx² est une de ces plus incontestables renommées parisiennes. Son nom, comme ceux de Mayer et de Verdier, fait, en quelque sorte, autorité dans la fashion. Il n'est pas de bottier, en effet, pour donner à la chaussure plus d'élégance et de coquetterie ; pour mieux donner au pied une forme à la fois gracieuse et naturelle ; car il n'est

rien de plus affreux que ces étaux de cuir qui emprisonnent le pied sans lui laisser ni souplesse ni élégance. D'ailleurs, la mode des pantalons sans sous-pieds donne une nouvelle importance à l'art du botier, et la chaussure devient par cela même le complément le plus essentiel de toute toilette distinguée.

Ne passons pas sous silence, à propos de modes d'hommes, le grand bazar de chapellerie de A. Baudin¹. Ce magasin, établi sur les bases les plus larges et les plus vastes, a pris du premier coup son rang parmi les maisons en vogue dans le monde fashionable. On comprend, en effet, que le premier élément de succès pour la chapellerie c'est l'approvisionnement le plus complet et le plus varié ; car le choix du chapeau est, avant tout, une question de goût. Il n'en est pas d'un chapeau comme d'un habit, pour lequel on choisit telle ou telle nuance, et qui ne pourra guère s'écarter d'une coupe plus ou moins invariable. — Il faut, avant tout, qu'un chapeau *aille bien*, et, pour cela, il n'y a d'autre moyen que de voir, de voir et de voir encore parmi ces milliers de formes. C'est pourquoi les magasins de M. A. Baudin ont tout de suite été en vogue, et adoptés par le monde élégant.

Fashion.

La fantaisie générale de la mode est, cet hiver, dans l'adoption de ce que l'on appelle le *pardessus*, le *coin-du-feu*, la *casaque*, le *cazaweck*, de tous ces petits vêtements qui se mettent par-dessus les toilettes, et sont à la fois coquets et confortables.

— Il y a deux sortes de cazawecks, le cazaweck simple et le cazaweck flottant : le premier serre la taille au moyen des lignes biaisées sur le côté, et forme de larges basques sur les hanches ; ceux-là sont presque toujours garnis de dentelles, de broderie ou de passementerie. Les autres, qui ont la forme un peu sac, ne marquent point du tout la taille ; ils ont les manches assez larges, sont plus négligés, et peuvent être garnis d'un rouleau de fourrure ou de larges revers de la couleur de la doublure ou satin capi-

¹ Rue Saint-Marc-Feydeau, 21. — ² Boulevard des Italiens, 14.

¹ Boulevard des Italiens, 1, au premier.

tonné. La petite bouffette ou rosace de ruban excessivement petit et serré qui forme le capitonné doit être de la même nuance que le cazawek; ainsi nous en citerons un en velours noir doublé de satin rose, et dont le revers était capitonné avec de petites boules de chenilles noires.

Camille¹ a exécuté en ce genre les plus délicieuses fantaisies.

M^{me} Le..., connue pour les excentricités charmantes de sa toilette, s'est fait faire dans ce style une robe de chambre en damas noir dont les revers, en satin bouton d'or, étaient capitonnés avec de petites perles de jais noir. Une pointe de dentelle noire passée sur ses beaux cheveux cendrés. Ce négligé était d'une distinction ravissante.

Ajoutons que le jupon de dessous était en gros de Naples blanc à hauts volants découpés en crête à l'emporte-pièce.

Et des pantoufles en velours noir garnies de dentelles, et des bas de soie à jours.

CHAUSSURES.—La modérétroactive des souliers, en ramenant le luxe des bas, devait apporter son influence nouvelle aux toilettes de l'hiver; ainsi la maison Caux², en produisant les plus jolies chaussures de promenade et de soirée, semble avoir le privilège de faire ressortir l'élégance des bas de fil d'Écosse, devenus si fins aujourd'hui qu'on pourrait les appeler des bas de dentelles; ils partagent la vogue avec les bas de soie. Il est de bon goût que les derniers soient noirs pour les toilettes négligées; mais la richesse de leur travail et le charme séduisant du soulier de satin noir qui les accompagne en font une chaussure digne de la coquetterie andalouse.

La mode des pantoufles renouvelle tous les jours chez Caux le succès de cette élégance du *chez soi*. Jamais pantoufles inventées pour les Dubarri, les Pompadour, les plus fines, et de la plus royale élégance, ne furent aussi charmantes que celles produites aujourd'hui dans la maison que nous citons. Les broderies, les dentelles, les rubans, les tout petits boutons de perles d'or ou d'argent niellés, sont employés à cette coquetterie ravissante. Les petites pantoufles polonaises, formant demi-bottines, dont le haut se retourne sur le pied, et qui

sont doublées de satin et entourées de zibeline, sont surtout recherchées pour leur utilité, leur confort et leur élégance.

UN JOUR DE PEUR.

— Ma foi, vive le veuvage! et bien sot tout homme qui cherche à le rompre ou à renoncer au célibat! A présent personne ne me trouble, ne me contrarie; je peux rester les pieds sur mes chenets quand il me plaît de garder le coin du feu; aller du nord au sud, si je veux sortir, sans qu'aucune récrimination s'élève. Plus d'ennuis de ménage, de paroles oiseuses, de visites à recevoir et à rendre. Décidément j'ai pris le bon parti.

Et Henry Delorme s'étendit dans son grand fauteuil avec l'indicible bien-être d'un homme qui prend possession de sa liberté.

— Cette soirée était charmante. Je ne croyais pas encore qu'il fût si agréable d'être veuve! Quelle différence du despotisme conjugal au libre arbitre que j'ai conquis! Plus de mari pour contrôler les actions les plus innocentes, pour m'emmener d'un salon quand je m'amuse, et y rester au jeu quand je m'ennuie; pour critiquer l'esprit, la finesse, les bons mots et l'entrain de mes admirateurs, parce que lui ne prise que la gravité et le positivisme. Décidément je ne me repens point du parti que j'ai pris.

Et madame Delorme s'endormit en songeant au bonheur d'être libre.

Qu'étaient-ce donc que ces époux si ravis d'être séparés l'un de l'autre? Quels griefs avaient-ils à se reprocher? Quelles terribles fautes avaient-ils commises?

Mon Dieu! leur hi-toire était bien simple, et, par cela même, peut-être très-commune.

Henry Delorme, cinquième enfant d'une famille de province peu aisée, était venu à Paris tenter de faire fortune. Il réussit. Studieux, actif, laborieux, honnête homme, il avait fait son chemin dans la banque; aidé des deniers d'un client confiant en sa probité, il avait épousé sa nièce. Sophie était orpheline et jolie; élevée à Saint-Denis, riche, cultivant les arts, la littérature, elle rêvait le monde sous le point de vue artistique, et son mariage avec Henry était, à ses yeux, une occasion d'arranger la vie selon ses désirs.

¹ Rue Choiseul, 15. — ² Boulevard des Italiens, 11.



10 Décembre 1848.

Barreau

2398.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau des M^{lles} de M^{lle} Clara Duiv. anc. M^{lle} Maurice Beauvais. Robe et ensemble de toilette
 par Camille. Dentelles Violard. Plumes de Chagot. Corset de M^{lle} Clémence. Gants Mayer. Manch.
 Chapron. Parfums Guerlain. Fourrure de Gen. Meuble de Monbro. Tapis de Foye-Davenne.*

Mess. S. & J. Fuller, 35, Routhouse Pl. London.



Pendant quelques années tout alla bien. Henry, amoureux de sa femme et désireux de lui plaire, ébloui par sa supériorité d'esprit et de talent, jaloux de se montrer avec un certain relief dans la société financière où il avait débuté pauvre hère, de tirer vanité d'une charmante femme, Henry, dis-je, fit à Sophie une existence *filée d'or et de soie*. Dans le tourbillon qui les entraînait, les différences de caractère et de goût s'effaçaient; si Sophie se heurtait contre l'esprit plus juste que cultivé de son mari, et qu'elle en éprouvât de l'impatience, un spectacle ou un bal ne lui laissait pas le temps d'y réfléchir. Si M. Delorme s'alarmait de l'entraînement de sa femme pour le plaisir, le torrent des affaires l'en distrayait malgré lui. Du reste, l'attachement sincère qu'ils avaient l'un pour l'autre, leur tendresse égale pour un fils unique étaient deux points à l'aide desquels les autres passaient presque inaperçus.

Tout à coup de grandes secousses ébranlèrent le ménage réputé, à tort ou à raison, le plus heureux de tous. L'oncle de Sophie mourut subitement sans avoir arrangé ses affaires, et de grands embarras pour M. Delorme surgirent de cette imprévoyance. Il fallut faire des réformes, changer un genre de vie dissipée et dispendieuse. Henry trancha dans le vif avec courage; il se remit à travailler avec l'ardeur d'un presque début. Ce travail assidu ramena bien vite ses premières habitudes de retraite et de simplicité. Sophie, elle, contesta ce qu'elle appelait de l'exagération, car il leur restait encore assez de fortune pour ne pas être obligés de s'enterrer tout vifs, disait-elle. Vivant plus rapprochés, ils commencèrent à apprécier leurs qualités, mais à découvrir avec plus de justesse aussi leurs *incompatibilités*; ils se refusèrent les plus simples concessions, l'un par système, l'autre par orgueil. Les oppositions sourdes arrivèrent, puis des reproches inutiles, des récriminations intempestives, des riens furent envenimés par le défaut de s'entendre, toutes les choses déplorables, enfin, qui ne peuvent être qualifiées que par cette fatale appellation : *mauvais ménage*!

A cette époque, Henry avait presque quarante ans; madame Delorme en avait trente.

A la suite de je ne sais quelle discussion, une séparation amiable fut décidée. Pas une

voix conciliatrice ne s'éleva, car, fiers et délicats l'un et l'autre, pas une indiscrétion n'avait été commise. Le fils fut placé dans un collège; madame Delorme se retira à la campagne pendant l'été; Henry partit pour l'Angleterre, où il venait de former un comptoir. Le monde en jasa pendant huit jours; puis ils furent oubliés, excepté dans quelques cercles où madame Delorme allait encore de loin en loin.

Henry, pour donner à ses affaires une extension nouvelle, voyagea à l'étranger. Pendant ses heures de loisir il se livrait à l'étude, qu'une jeunesse laborieuse l'avait contraint à négliger. Parfois, aux heures de solitude, il songeait au lien qu'il avait brisé, à sa femme si légère, mais toujours sage, à son fils, privé de direction paternelle, et sa conscience sévère lui reprochait une séparation dont, d'abord, il s'était réjoui si follement; et bientôt, cherchant à s'étourdir sur ces tristes pensées, il courait après le bonheur, et ne trouvait que le plaisir.

De son côté, M^{me} Delorme, après les premiers instants donnés au charme du veuvage, fut prise d'un inflexible ennui; elle se dit que les exigences de son mari avaient leur excuse dans une bonté parfaite, et le soin de l'avenir commun. Elle trouva que ses nombreuses connaissances ne remplissaient point l'isolement du chez soi auquel une femme est si souvent condamnée; qu'une position équivoque comme la sienne encourage les hommes à offrir leur dévouement, et que ce dévouement est toujours à un prix qui abaisse celle qui l'accepte. Elle regretta les jours qu'elle avait inconsidérément maudits; il était trop tard.

De temps à autre, elle recevait de son mari des lettres pour son fils. Souvent il y joignait des cadeaux qui, par leur nature, étaient évidemment à l'adresse de la mère; mais pas une ligne, pas un mot pour elle. Ce silence lui était insupportable; elle eût tout donné pour le rompre.

Ceci est invraisemblable, dira-t-on peut-être? c'est qu'alors on ne connaîtrait pas l'âme des femmes, le souvenir indélébile qui s'y attache pour ce qu'elles ont aimé; leur générosité à s'accuser elles-mêmes des torts qu'elles ont provoqués; leur indulgence pour ces torts, et par-dessus tout, la puissance des principes avec lesquels on les

élève. Si l'imagination les égare, leur cœur les ramène, et la voix du cœur, chez elles, parle bien haut et bien fort dans les grandes crises de la vie, quand une passion insensée ne ravage pas leur raison et qu'elles restent, comme Sophie, avec la calme appréciation de ce qui est et de ce qui aurait pu être. Après les terribles événements qui s'accomplirent dans ces derniers temps, M^{me} Delorme était retirée à Meudon avec une vieille servante qui ne l'avait jamais quittée. Ses nerfs, violemment ébranlés par les terreurs qu'elle avait éprouvées à Paris, l'obligeaient à la retraite. Le moindre bruit la faisait tressaillir, une nouvelle alarmante lui enlevait toute énergie. Ce jour-là, plus triste et plus découragée que de coutume, elle était assise près du foyer, et sa chambre éclairée seulement par la lumière du feu, quand on lui annonça M. Delorme.

Malgré sa surprise, son premier mouvement fut de jeter les yeux sur sa toilette et d'en regretter le négligé. Il est si difficile de se parer quand on ne cherche pas à plaire !

Mais pourquoi cette visite ? En une minute, elle y donna mille interprétations ; il n'y en avait qu'une, bien naturelle : M. Delorme venait chercher son fils pour le placer en Angleterre, et voulait, auparavant, solliciter le consentement de sa femme.

Le terrain sur lequel il se posa tout d'abord exclut l'aigreur et le mauvais vouloir ; il sollicitait mais n'exigeait point. La discussion de l'avenir de Victor fut sérieuse, paisible ; la conversation, celle de gens qui cherchent à réhabiliter l'opinion qu'ils ont gardée l'un de l'autre. Sophie avait dans son langage cette pointe de coquetterie, arme invincible, et qui porte coup sûrement quand une femme a intérêt à en user. M. Delorme, fort des avantages d'intelligence qu'il devait à ses voyages et à des occupations scientifiques, ne résista pas à la sensation de les faire valoir ; si bien que l'un et l'autre se croyaient sous le charme d'une illusion passagère, ou, mieux encore, d'une réalité qu'il n'avait point su apprécier quand il l'aurait fallu. Mais l'entretien était fini, les conditions réglées pour le départ de l'enfant, et la promesse faite de l'amener à Paris tous les ans, M. Delorme prenait congé, quand le canon se fit entendre.

— Oh ! restez, je vous en supplie, dit Sophie, ou je vais mourir de frayeur !

— Calmez-vous ; vous êtes ici à l'abri de tout événement, et on m'attend à Paris.

Ici, un second coup de canon.

Sophie se rapproche de son mari, lui prend la main, et, sans pouvoir prononcer une parole, le force à s'asseoir.

— Ce n'est rien, vous dis-je, reprit Henry, quand un troisième coup le rendit évidemment inquiet.

— Vous ne partirez point, dit Sophie avec résolution.

Et la vieille bonne, qui entraînait tout effarée, ajouta : Monsieur prendra la chambre de Victor pour cette nuit.

Le canon et l'inquiétude continuant, on ne fit point attention à ce qu'elle disait ; et l'on passa à table, car l'heure du dîner était arrivée.

Henry, en acceptant la soupe chez sa femme, trouvait sa position si piquante, qu'il n'avait point le courage de lui échapper brusquement, quoique la cloche du chemin de fer eût sonné le départ.

Sophie, elle, ne songeait qu'à une chose, aux malheurs qui se préparaient peut-être encore, à la Providence, qui lui envoyait un protecteur au lieu de l'abandon où elle eût été sans cette espèce de miracle. Aussi, comme elle fut aimable, attentive, séduisante ! car il fallait, à tout prix, retenir et garder un défenseur.

Au dessert, on entendit l'arrivée du chemin de fer. M. Delorme quitta précipitamment la table pour aller s'enquérir des nouvelles. Cette courte absence augmenta les angoisses de Sophie, mille craintes et mille projets traversèrent sa pauvre tête en quelques minutes, et, courant au-devant de son mari sur la route, elle lui demanda de sa voix la plus caressante : Eh bien, Henry, qu'y a-t-il ?

— Rien de fâcheux, Dieu merci ! La constitution est achevée, et vous avez entendu des salves de réjouissance.

— Ah ! je respire, dit Sophie.

Lorsqu'ils se retrouvèrent au coin du feu, dans l'intimité qu'ils avaient goûtée si longtemps, les souvenirs qui se liaient au passé revenaient en foule. Une fois sur le chapitre des *vous souvenez-vous* ? il est inépuisable, et il est bien rare qu'il n'en jail-

lisse pas quelque étincelle qui atteigne le cœur. Jusque là l'un et l'autre avaient évité de parler des trois ans écoulés depuis leur séparation; mais une fois dans la voie de la confiance, ils y arrivèrent facilement; les femmes ont trop de pénétration dans ce qui les intéresse pour que Sophie ne s'aperçût pas du vide et de la tristesse qui ressortaient des pérégrinations lointaines de son mari; M. Delorme avait trop de cœur et de sensibilité pour ne pas juger que sa femme lui était restée tendrement attachée. Pour qui les eût regardés, écoutés, observés, il eût été facile de conclure que l'amour-propre seul les empêchait de faire un pas vers la réconciliation, et chacun d'eux, sans doute, se posait cette question : Que dirait le monde?

Le monde! cette chose indéfinissable et despotique, dont les jugements ont une influence si impérieuse sur les plus graves comme sur les plus futiles déterminations!

Enfin, tous les sujets périssant épuisés, et arrivés d'ailleurs à cette période de la conversation où l'embarras commence à naître par le soin même qu'on a mis à l'éviter, M. Delorme se leva en demandant à Sophie le jour où son fils serait conduit chez lui pour l'emmener en Angleterre. Cette question, pressentie pourtant par l'objet même de la visite de M. Delorme, frappa Sophie comme si elle eût été inattendue, et elle s'écria avec surprise : Comment, vous partez donc bientôt?

— Mais je croyais vous l'avoir dit, dans huit jours.

— Et vous ne reviendrez point?

— Ne me suis-je donc pas bien expliqué? répondit Henry étonné; puisque je dois me fixer à Londres.

Alors M^{me} Delorme, qui avait fait bonne contenance tant qu'on avait discuté la nécessité d'élever son fils dans un pays où, plus tard, il aurait de grands intérêts, M^{me} Delorme fondit en larmes et dit à son mari avec une voix déchirante : Oh! monsieur, vous êtes cruel.

M. Delorme crut entrevoir que, dans ce reproche, son éloignement à lui avait une grande part; mais, trop délicat pour paraître l'avoir deviné, il se rapprocha de sa femme et lui dit avec émotion : Croyez bien, Sophie, qu'il m'en coûte de vous séparer de votre

fil. Je ne l'eusse point fait sans votre aveu. Vous me l'avez donné; mais, je le vois, c'était un sacrifice au-dessus de vos forces. Victor restera à Paris. Tout ce que je vous demande, c'est de continuer à l'élever dans l'amour de moi.

M^{me} Delorme, emportée par la reconnaissance, se jeta dans les bras d'Henry. Il sentit que son orgueil de mari et d'homme ne résisterait pas à une douce étreinte, et se dégageant doucement : Maintenant, lui dit-il, plus heureux que moi, notre enfant vous reste. Je n'ai plus qu'à vous dire adieu.

Adieu, monsieur, dit Sophie, reprenant sa fierté habituelle; moi et mon fils priérons pour votre bonheur.

Elle sonna; mais la servante, qui était restée sous l'impression des coups de canon, entra en disant : J'ai apprêté la chambre de monsieur, car le dernier convoi est passé depuis longtemps.

Le mari et sa femme se regardèrent avec incertitude; il n'y avait plus de moyens de départ. Henry, rompant le silence, demanda timidement à Sophie si elle était toujours effrayée.

Sophie lui tendit la main avec un adorable sourire et ces mots que nous ne nous permettons point de commenter : Vous savez bien qu'on ne guérit pas de la peur!

SAINT-HY.

ÉTRENNES.

L'utile et l'agréable.... Ce sont là deux des mots dont on a le plus abusé, non pas seulement par ce temps-ci, mais par tous les temps; c'est en quelque sorte une devise qui réalise le beau idéal à propos de présents; aussi est-ce le moment, à l'approche du jour de l'an, que de parler de ces objets qui méritent l'application traditionnelle : *l'utile et l'agréable.*

Et notez bien qu'en ceci, comme en presque toutes choses, les idées les plus simples sont toujours les meilleures. Ainsi, il n'y a pas de cadeau plus commun qu'une montre; mais il n'y en a pas non plus qui permette de plus faire preuve de goût et de savoir. Une montre, c'est d'abord un souvenir incessant, pour ainsi dire; ensuite, c'est un

véritable objet d'art; car, sans parler de tous les ornements dont la fantaisie de l'artiste peut enrichir une montre : les émaux, les pierreries, les ciselures, les gravures, la construction d'un bon mouvement de montre est en lui-même un des ouvrages les plus admirables de l'invention humaine. En cela, comme en toutes choses, l'abus du bon marché a rendu trop rares les bonnes montres en France; car jamais on ne peut faire de plus juste application qu'en horlogerie de l'axiome : *Rien n'est cher comme le bon marché*. Ceci, d'ailleurs, n'a eu d'autre résultat que de consolider la vogue de ces quelques maisons qui ont toujours tenu à honneur que les ouvrages exécutés par elles fussent irréprochables, et qui, pour cela, ont su conserver les ouvriers les plus habiles et les plus consciencieux. En tête de ces établissements s'est placée, depuis longues années, la maison Benoist et Cie¹; là, on a conservé toutes les traditions de ce bel art de l'horlogerie qui, pendant un temps, a eu tant de réputation en France. Tous les ouvrages qui sortent de ces ateliers, — depuis les plus petites montres de femme jusqu'aux chronomètres qui servent aux navigateurs, — tous les ouvrages sont d'une merveilleuse précision.

Ajoutez à cela que les graveurs ou les ciseleurs employés par la maison Benoist sont de ceux qui ont fait leurs preuves chez les bijoutiers les plus réputés de Paris, chez ceux qui se sont acquis de sérieuses réputations d'artistes.

Aussi, rien n'est-il plus naturel, plus mérité que la réputation de cet établissement, un des plus remarquables de Paris, assurément, au point de vue de l'industrie, de l'art et du luxe.

¹ Boulevard des Italiens, 17.

Nous avons déjà parlé de la MAISON DUPONT¹ et de son incontestable supériorité pour l'application du fer aux objets d'ameublement. C'est surtout dans la construction des lits en fer que se peuvent admirer le goût exquis et la parfaite exécution de ces meubles, — et dans les lits palanquins en fer, — et les lits dorés comme celui de la Belle aux cheveux d'or, dont les dessins chinois ressortent en bas-reliefs et sont si admirablement nuancés d'or. Puis cet autre à ogives à jour, se contrariant et s'entremêlant avec autant de légèreté et de grâce que les réseaux aériens d'une guipure antique. Puis encore ce lit mauresque, rappelant toutes les beautés de l'Alhambra! et ce modèle flamand qui imite à s'y méprendre les paysages de Vander Meulen, et les pochades pleines de naïveté de Teniers!

¹ Rue Neuve Saint-Augustin, 1, 3 et 5.

A ce Numéro est jointe la planche 2398.

La composition inventée par M^{re} DUSSERT pour effacer le petit duvet qui naît sur les bras et le visage est reconnue comme le meilleur système épilatoire que l'on ait encore trouvé. En moins de quelques minutes, le duvet disparaît complètement jusqu'à la racine, et n'endommage nullement la peau. Chez M^{re} Dussert rue du Coq-Saint-Honoré, 13.

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture, et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1839, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les étoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires; réservant les palmes et ravivant les couleurs passées; arlequine les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soieries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.

GOWLAND'S LOTION, FOR THE COMPLEXION GUERLAIN, rue de la Paix, 11. Préparation anglaise pour blanchir et rafraîchir la peau, et enlever les taches de rousseur. Ce précieux Cosmétique, généralement adopté depuis long-temps par les dames anglaises, jouit maintenant, à Paris, d'une réputation et d'un succès bien établis par toutes les expériences qui en ont été faites dès son importation en France par GUERLAIN. C'est en effet le seul agent efficace contre les efflorescences et éruptions cutanées, contre le hâle, le tiquetage de la peau, les taches de rousseur, etc., etc.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.